



2. CET ACTE ADMINISTRATIF, l'un des plus vieux du monde [3300 avant notre ère] provient d'Uruk. Quatre impressions coniques sont flanquées de trois signes non élucidés. En haut, il pourrait s'agir d'une jarre contenant un liquide; en bas, d'un enclos à moutons.



3. CE FRAGMENT de la 22^e tablette de la liste lexicale suméro-akkadienne *urra-hubullu* contient des noms de pays, de cours d'eau et d'astres, ainsi que, sur la troisième colonne, de canaux, tel le « canal propre » ou encore le « canal sublime ». Rédigé dans le premier tiers du I^{er} millénaire avant notre ère, il a été découvert au début du XX^e siècle dans les ruines d'Assur [Irak].

sur les relations politiques entre l'Égypte, les royaumes mésopotamiens et l'empire hittite (voir la figure 6).

Aujourd'hui, le corpus cunéiforme comprend des centaines de milliers de textes, et les archéologues ou les pillards (en Irak et depuis peu en Syrie aussi) en découvrent constamment. Or le corpus déjà existant n'a pas encore été étudié systématiquement, même dans les grandes lignes... Aussi la recherche en assyriologie, c'est-à-dire l'étude des langues et des cultures du Proche-Orient ancien, a-t-elle un bel avenir.

Nous devons l'importance de ce corpus aux avantages techniques de l'écriture cunéiforme. Son matériau de base est l'argile, que l'on trouve partout en Mésopotamie. Souvent de bonne qualité, elle est imputrescible et ne coûtait que la peine de l'extraire, alors que les supports organiques utilisés ailleurs, tels la peau animale (l'ancêtre du parchemin) ou encore les rouleaux de papyrus égyptiens, étaient onéreux, fragiles et peu durables. Les tablettes d'argile, une fois sèches, étaient au contraire très résistantes au temps.

Cette remarquable persistance produit souvent sur les assyriologues la curieuse impression de lire un texte qui vient d'être inscrit dans l'argile, alors que son auteur peut être mort depuis 5000 ans... Du reste, on appréciait dès l'Antiquité le fait que les

tablettes soient si durables : à ces époques où les temps d'innovation ne se mesuraient pas en années comme aujourd'hui, mais en siècles, on aimait pouvoir se référer au passé. Ainsi, il arrivait que l'on envoie chercher aux archives le texte d'un décret pris par un roi mort depuis longtemps afin de s'y référer. La conservation des richesses culturelles du passé avait aussi son incidence sur les œuvres littéraires : accumulé pendant des années, le matériau constituant les œuvres était retravaillé dans une forme et un style correspondant à l'esprit du temps.

POUR LES ANCIENS MÉSOPOTAMIENS, l'écriture cunéiforme représentait une force ordonnatrice du monde.

Cet intérêt pour le passé était partout présent : quand, lors de la rénovation d'un temple, d'un palais ou des murs d'une ville, les ouvriers tombaient sur des documents anciens, on les traitait avec le plus grand respect et on les faisait étudier par les érudits, pour les adopter éventuellement comme modèle. Afin de conserver l'esprit émanant des textes de leurs illustres prédécesseurs, les scribes ne reproduisaient pas seulement leur style archaïque, mais aussi leur façon d'inciser la pierre, le métal ou des briques d'argile ensuite glaçurées. Pour les anciens Mésopotamiens, l'écriture cunéiforme représentait une force ordonnatrice du monde.

De fait, il n'existe pratiquement aucun domaine d'activité humaine qui n'ait pas eu sous une forme ou une autre sa traduction en textes cunéiformes. La recherche actuelle sur les sociétés antiques du Proche-Orient peut donc se référer autant à des échanges épistolaires qu'à des documents administratifs, commerciaux, juridiques, scientifiques, littéraires, mythiques, etc. En témoignent le texte de la célèbre épopée de Gilgamesh (voir la figure 4), ces chansons d'amours, ces hymnes, ces recueils d'aphorismes, ces traités concernant les plantes, les minéraux, les animaux, cette liste de

noms de métiers (voir la figure 1), ces textes astronomiques ou portant sur cet art compliqué qu'était la divination en Mésopotamie. Le Code de Hammurabi (une stèle noire conservée au musée du Louvre), un recueil des lois d'un souverain de Babylone du XVIII^e siècle avant notre ère, est sans doute le texte juridique mésopotamien le plus remarquable.

Dans l'écriture cunéiforme, le signe le plus simple est un clou vertical , que l'on nomme DISH (les assyriologues écrivent les noms des signes en majuscules et leur valeur syllabique en minuscules). Beaucoup de signes consistent en deux ou trois clous, certains horizontaux, certains en biais, et l'on rencontre couramment des assemblages de dix clous ou plus. Pendant toute la période où le cunéiforme était usité,



4. L'ÉPOPÉE DE GILGAMESH raconte la quête vaine d'un roi légendaire pour devenir immortel. Sur cette tablette datant du I^{er} millénaire avant notre ère, deux traits entourent la ligne suivante : « Ninurta ouvrit la bouche et parla, disant au guerrier Enlil : qui, sinon Ea, parvient à cela, car seul Ea connaît tous les arts ! ».

plusieurs centaines de signes ont régulièrement été employés, même si, dans un texte administratif simple, une trentaine suffisaient. Leurs formes et la façon de les inscrire changeaient régulièrement, de sorte que les chercheurs parviennent souvent à dater un texte à partir du style de son écriture.

Une écriture difficile à apprendre

Même si elle était beaucoup employée, l'écriture cunéiforme était tout sauf simple à apprendre. Ses nombreuses ambiguïtés, surtout, donnaient du fil à retordre aux apprentis scribes. Quelle est leur origine ? Les inventeurs du système cunéiforme, les Sumériens, se servaient de logogrammes (un signe notant un mot) pour écrire leur langue qui était majoritairement monosyllabique. Or les Akkadiens, qui ont repris les mêmes signes et les sons correspondants, s'en sont servis pour transcrire leur langue sémitique. C'est pourquoi la plupart des signes cunéiformes représentent à la fois des syllabes et des mots.

Dans chacune de ces deux fonctions, ils peuvent aussi avoir plusieurs valeurs, ce qui ajoute à la confusion lors de la lecture. Le système cunéiforme comporte en outre de nombreux déterminatifs, qui se plaçaient avant ou après un mot pour en préciser la catégorie sémantique. Ainsi, dans les textes

■ L'AUTEUR



Markus HILGERT est assyriologue et enseigne à l'Université de Heidelberg, en Allemagne.

■ BIBLIOGRAPHIE

P. Bordreuil, F. Briquel-Chatonnet et C. Michel (dir.), **Les débuts de l'histoire. Civilisations et cultures du Proche-Orient ancien**, Khéops, 2014.

D. Charpin, **Lire et écrire à Babylone**, PUF, 2008.

B. Lion et C. Michel (dir.), **Les écritures cunéiformes et leur déchiffrement**, De Boccard, 2008.

Site du SOAS de l'Université de Londres (lectures à haute voix de prières et d'hymnes en sumérien et akkadien) : <https://www.soas.ac.uk/baplar/recordings/>

akkadiens du I^{er} millénaire avant notre ère, le signe 𒄠 qui se lisait GISH en sumérien et qui signifiait « bois » se traduisait par *itsu* en akkadien ; il pouvait aussi se lire en akkadien avec les valeurs « iz », « is », « its », « ez », « es » ou « ets ». On pouvait aussi s'en servir comme déterminatif pour signaler les objets de bois. Lorsque, par exemple, on l'apposait devant le signe KU afin de former la combinaison GISH KU 𒄠𒍪, il produisait grâce à sa fonction de déterminatif le mot akkadien « kakku » signifiant « massue » ou « arme ». La valeur que revêt un signe cunéiforme ne peut, le plus souvent, qu'être déduite du contexte.

Des tablettes d'exercices

Ces difficultés d'interprétation se posaient déjà dans l'Antiquité. Composer ou lire un texte cunéiforme exigeait pour cette raison de la concentration, de l'agilité intellectuelle, et énormément d'entraînement. Qui voulait acquérir ces compétences devait commencer dès l'enfance. Masculins pour la plupart, les élèves provenaient de la petite classe supérieure urbaine, qui était formée surtout de fonctionnaires administratifs ou religieux. Les futurs scribes devaient suivre une formation de plusieurs années, qui variait suivant les milieux. Or la découverte de tablettes d'exercice nous permet aujourd'hui de reconstruire de façon fiable la succession des leçons.

Tout comme les enfants apprennent à tracer les lettres à l'école maternelle, l'apprentissage commençait par des exercices de tracés de lignes de clous verticaux, horizontaux, etc. C'est d'ailleurs ce que traduit un proverbe du Proche-Orient ancien : « Le début de l'art d'écrire consiste en un clou vertical. » Comme l'a montré dans son travail de doctorat Petra Gesche, de l'Université de Heidelberg, à ce stade peu avancé de leur formation, les élèves disposaient les signes au hasard, sans respecter de règles.

Dès que les élèves étaient à l'aise avec une tablette dans une main et le stylet dans l'autre, ils s'essayaient à l'écriture en ligne ainsi qu'aux premières combinaisons de signes. Sur une tablette du début du II^e millénaire avant notre ère, un DISH est par exemple suivi par un clou horizontal prolongé par un chevron, ce qui constitue le signe BAD 𒀭𒄠, puis, un peu plus tard, venaient les signes A 𒀭, ME 𒄠, et PAP 𒀭𒄠. La série de signes